Prof André Cambré, marcel, carpette  
Prof Augustin Serein

Étapes :

Cédric et Rose

Cédric en cours

Cédric et Jean

Monologue avec interjections ( a la inifinte jest) sur l’automne romcomisé/rivotril vs métaphysique transcendance du club life, la nuit qui éternise le temps. Sociologie et théologie du nightlife

Cédric et M. Malappris

Cédric en gaspésie

Cédric revient à Montréal. Il retourne en cours? Toutafait normal. Il chill avec Rose, le ton s’adapte. Il commence une correspondance avec le cousin de

coat de cuir qui vit à new york

Ellipse

Rose à Montréal

Jean à Montréal

L’espagnole à Paris (mode)

Cédric travaille au MOMA comme diseur de marde, tres successful. Il a fait une maîtrise en mathématique et fait son phd en philologie à NYU.

Réalisme naturel vs réalité tordue à la pynchon. Dépendamment de l’état d’esprit de Cédric. Il doit y avoir un pattern, une symétrie entre les deux, le narrateur fluctue entre les deux, s’adresse au lecteur pour expliquer la disparité. Le surréalisme comme esthétique

Thèmes :

Méta

Dialectique communion vs individualité

Fake abstract vs real concrete connections, spacial truth

Grotesque et le sublime

Concret;

Idées :

Suite de dialogue en motifs comme dans Spurious, Cédric, Wilfrid, Cambré, Serein, Jean

Calmer sur le surréalisme :

- Conférence de presse sur le plan des urbanistes pour se débarasser des gueux et enjoliver certains endroits, met en péril le café

Pas trop de réjeanisme

Ou sont les juifs- jeux de jeunes caliss outremontais

Party de cockés de tmr

Rooftop au centre ville avec l’espagnole

Crise de jalousie avec aurore

Une autre date cute avec rose

Le Café : lieu de rencontre

Plus de faune et de flore : trouver des occasions :

-nocturne du moma (absurde)

-sortie a un resto sleeve tatoos, pas le choix

-Promenade au mont royal la nuit

L’hotel : lieu de rencontre, motifs en reliefs entre les deux, wilfred travail aux deux, il est le lien

Background sur Wilfred, pourquoi est-ce qu’il se tape ces deux jobs. (énigme jamais résolu, amnésiaque? Se réveille avec un coup de téléphone aux deux

# Prologue

Messieurs Cambré et Serein sont des professeurs de renommée international. Professeur de quoi, on ne saurait le dire. Et c’est justement à cela qu’ils doivent leur grand succès.

Une fine pluie a laissé une trace d'humeurs passées; une nostalgie incertaine teintée d'arômes de câpres, câpres nuagés de fromage à la crème autour d’un banc de parc de la place Émilie Gamelin. Cambré et Serein prennent place. Ces deux hommes digèrent une ère future bucolique idéalisée à travers la vitrine de leur vie antérieure. Dépit et cynismes se sont installés en leur cœur. Cynisme cependant mitigé.

Messieurs les Professeurs Cambré et Serein allument chacun une cigarette, l’air paisible. L’on peut sentir un fond de brume d’automne, une lueur grisâtre et vaseuse. Cette vase a le pouvoir d’abrier le présent de l’écoulement incessant du temps.

Pour l’instant le présent s’accomplit à coup de minutes non-évènementielles, monochromes. La seule attente est cristallisée dans la conicité parfaite du joint que Prof. Serein est sur le point d’humecter de gestes précis qui démontrent une l’habileté certaine. Prof. Cambré quant à lui est sur le point de trouver une petite phrase sur laquelle poser la fondation des quelques 30 minutes subséquentes de disage de marde quand soudain un bruit retentit qui arrache le vide de la page blanche, un bon sobriquet quoi. Un *colambule*.

Une prostituée connue du quartier au nom flatteur de Cosette, (son proxénète Joey avait eu des aspirations littéraires étant adolescent,) cette jeune Cosette vient de se faire bitch-slap à terre solide. Le genre de soufflet qui priorise les répercussions sonores et psychologiques sur l’efficacité physique.

- Hoho mon cher collègue, avez-vous vu ce beignet.

- Ah oui Professeur, Joey est en forme aujourd’hui dites donc!

Cosette se lève à moitié mais ce fait crisser à terre par un soufflet d'une violence doucement étouffée par le beau feutre pourpre du tissus employé. Elle se relève sur les coudes et parcourt quelques mètres avant de s'arrêter pour s'époumoner d'une façon éminemment désagréable pour tous les partis concernés. Elle se trouve maintenant à une quinzaine de mètres derrière le banc en question.

-Toute une confiture!,selon Maitre Cambré

L’aurore commence à percer doucement, les écriteaux de néon scintillent du coin de l’immeuble de 4 étages d’en face. Le parc, petit écrin de verdure, commence à voir les quatre rues qui l’enserrent comme une ceinture pas trop chaste se réveiller.

Face au banc s’étire st-Catherine au coin de laquelle s’allume le nom de l’enseigne de l’Archambault imbriqué dans quelque motif,

Un étudiant de l’UQAM munit de sa caméra 16mm et de son coat de cuir est sur ce même coin de rue à filmer une capote virevolter et onduler lentement dans le vent. Appelons le CoatDeCuir, c’est logique.

Pendant que ces grands esprits s'avancent dans une analyse de la possibilité de vivre une vie éthique, la pute sale continue un peu à ramper en poussant des gros râles, ils commencent d’ailleurs à légèrement s’éreinter.

On peut voir un couple de jeunes professionnels, 28 ans peut-être, qui marchent main dans la main, quelque peu en retrait. Ils ont un rire candide et frais lorsqu’ils s’échangent inside et clins d’œil. Une couche de réalité résumée dans

L’air humide, semblant vouloir dire :

*sortie au musé un dimanche matin avec une jolie étudiante aux yeux en amande, journée étirée entre blagues douteuses, regards en coin et conversation profonde, s’éteignant en étreintes vigoureuses; étreintes qui gardent un sentimentalisme et une naïveté profonde malgré les claques sur le postérieure et les effusions éjaculatoire subséquentes; une aura virginale consacrée à travers le sexe sale romcomisé;*

*cette journée vous a été vendue en concept mais non en substance. La substance s’est enfouit dans une trame narrative teintée d’impressions cinématographiques, vos deux globes vitreux eux n’ayant jamais su l’insérer dans une escale concrète du quotidien.*

*-cynisme*

On pourrait croire le cynisme de ces deux personnages déshumanisant. M. Cambré et M. Serein n’offrant aucune interjection aux soufflets de Joey. Bien d’abord ils ont une relation plutôt complexe avec ce dernier, qui aide sa communauté de mainte façon avec ses revenus de maquereau. M. Cambré est malheureusement atteint d’une douloureuse arthrite des doigts. Non seulement cela lui empêche de se porter au secours de quelque individu d’une manière physique mais de plus, étant pianiste amateur de grand talents à ses heure, la seule façon qu’il peut s’appliquer le baume d’une sonate de Béthov sur la gale d’angoisse métaphysique qui l’assiège de jour en jour est de se faire une dose de cheval de Dilaudid (DeelO) dont la seule source convenable est Joey. M. Serein lui est atteint d’épisodes de neurasthénie particulièrement sévères qui lui enlevant périodiquement l’usage de ses jambes le confinant ainsi a son banc de parc jusqu’à ce que la brume morose qui l’afflige finisse par passer.

Donc voyez-vous, avant de juger l’homme, il faut

*contexte*

# Rose

Le contexte de Rose était plutôt sombre, un certain malaise, la pesanteur d’une atmosphère ocre et humide. Le réveil; long, sans aspérité. Rose a horreur des matins piquants, elle lisse la vie avec ses gestes. Légèrement méthodique et ample, peut-être mélodique, elle avait une souplesse intrinsèque au mouvement. Tartine, fromage, fureur dans l’assiduité. Dans les coulisses de sa vie il y avait miel. Il y avait sucre. Le papier peint qui l’entourait n’était pas désuet, seulement légèrement jauni. Avec les luminaires ironiques et vieillots l’ambiance incitait la jeunesse. Une création. Un exotisme local, ancré dans sa géographie étudiante plateauienne. Le boulevard saint-joseph était évidemment bruyant mais…

Je vois Rose avec le sourire naturelle d’une personne à l’âme mélancolique. Une fraîcheur s’en dégageait, un brin de bonne heure. Rien de débordant. Elle avait une longue journée devant elle qu’elle préparait avec une excessivité d’aplomb, pulpa ses lèvres quelques secondes, inclina légèrement la tête à gauche. Pour vérifier les angles peut-être. Son corps était une succession de galbes, ses fesses comme ses sourcils exsudaient la courbe. L’angoisse se présentait en général à elle quelques minutes après le réveil. En vagues brutales. Et tac, tac. « Oui Bonjour ce serait pour te fermenter la caboche. Pour te donner une petite grippe de front ». Elle l’avait maîtrisé grâce aux trois S qu’elle avait maintenant systématisés : sexualité, sports et sérénité. Bon sérénité c’est un peu comme « autres » dans un formulaire, un peu fourre-tout, mais bon, il fallait un 3e s. Juste 2 ce serait comme malfaisant. Elle ne savait dire vraiment d’où lui venait cette angoisse putride au fond de l’âme, cette aiguille contondante qui lui léchait le cœur alors qu’elle vérifiait ses courbes dans le miroir- ayant appris assez tôt que le cache-cerne, le mascara, la fondation, tout ça s’était inutile sans courbes. Ne pouvait s’empêcher de s’amuser de ses filles qu’elle croisait à l’arrêt de bus est-plateau le matin; les frisées-clairement-fatiguées aux cheveux et à la peau parfaitement lissés, les filles magazines airbrushés qui ne s’était pas assuré d’un minimum de courbes. « L’angularité du basicness » Elle avait apprise à maîtriser *la courbe*  lorsqu’elle traversait le pont Jacques-Cartier dans son adolescence pour aller son école pour enfant à talents artistiques. Bien que résidant sur la rive sud ses parents avaient décidé d’éviter l’académie des poltrons hirsutes. Ils venaient d’un milieu gauche-caviar-gauche alors que la majorité des élèves de l’*académie*  étaient issus d’une confluence gauche-caviar-caviar. Cette distinction pourrait avoir l’air quelque peu tordue, improbable, mobüsienne pour certains mais les Laferme avaient leur propre prisme, dans lequel quelques degrés de différence dans l’angle d’approche n’était pas dû à une randomisation ou à une légère erreur d’arrondissement numérique de l’indice de réfraction, non, il s’agissait là d’une tout autre topologie socio-idéologique, non-Euclidienne, légèrement inspirée de Riemann, les surfaces différentielles de ce dernier ayant une grande influence pour Luc Laferme lors d’une escale en mathématique fondamentale, escale ayant eue une influence majeure sur le développement du jeune saguenéen antinationaliste, ce qui était, disons-le, une attitude quelque peu controversée dans son milieu de scénographie néo-kantienne. Lorsque Rose traversait le pont elle découvrait la sensualité dans cette séquence ascension-descente, la vie périodique n’étant qu’une somme infinie d’harmonique cristallisées en effluves sentimentales et en volutes de volupté moite. Monte Descend, monte descend, c’est tout ce que lui avait appris son mince équilibre neurochimique en ce qui concerne l’équilibre, le tout c’est d’avoir une moyenne supérieure nette, idéalement de commencer au-dessus de zéro, histoire de profiter un peu d’une descente gratifiante gratuite. Donc tout ancré dans la courbe, elle inspecta le postérieur avec éloquence. Et j’entends déjà les interlocuteurs s’insurger : « Mais un postérieur, une courbe de hanche, ça ne se maquille pas » J’en balance mon écharpe du revers de la main, quels gueux, vous ne comprendrez jamais, et Rose serait d’accord avec moi. Quel fessier. Elle sourit en faisant cette constatation elle-même. Se retourna et se s’assit à son tabouret. Crunch Crunch une derrière bouchée de toast. Hmm, sucre d’érable. Derrière son comptoir une lithographie qualité supérieure de quelques danseuses-Degas, elle l’admire chaque matin en rêvassant quelque-peu. Quelques miettes s’accrochèrent au-dessus de ses lèvres, elle les épongea avec son mouchoir de soie qu’elle trimbale toujours puis se releva. Rose cherche une attitude de vie constante, une routine éphémère dans laquelle se baignée, une lueur de mousse au coin de l’œil. Elle méprise ses compères artiste qui romantisent la crasse, la cigarette le matin avant même de manger qui donne l’impression d’expectorer la glaire de leur angoisse. Ceux qui pensent que Baudelaire est « top », fuck. Crunch Crunch miettes dans le chemisier. Elle sait que le mépris de la routine est tout simplement une mentalité directement issue du dogmatisme du péché originel héréditaire, une vue gnostique de la vie où la vie en tant que telle est une écorce dont il faut s’échapper. Elle ne s’échappe pas Rose. Elle tient.

* *Les sommes de Ptolémée qui avait en fait raison en systématisant tout orbite en couche mince de Crystal—ne cognez pas svp Oh boy ça peterait fort, prout prout dans ta moute,Proust? Si Si Abdel! Amygdales as-tu dis Al-Amine? Ben non, Idi Amine, caliss, pas Al-Amine, assez de Shish-Taouk.*

Elle ramassa son MacBook, le laissa tomber dans la sacoche et enjamba le porche. Sa marche vers l’arrêt n’était que de un ou deux coins de rue mais elle en profitait pour affirmer la marche, s’insuffler confiance.

Je me levait alors à peine. Et encore, lever est un bien grand terme. Cédric était le genre de personne que l’anxiété tient dans une contradiction perpétuelle entre le besoin d’accomplir et la ferme conviction que «accomplir» quelque chose, « devenir» quelqu’un étaient des notions bien illusoires; reléguées à des petits points en marge de biographies elliptiques d’un Wikipédia.

Il dégagea les rideaux d’un revers et le premier problème de la journée se révéla à lui, bas propres mais légèrement inconfortables (ils avaient une couture trop saillante aux orteils) ou ses préférés légèrement puants. Ces dernier avaient juste la bonne élasticité, respiraient tout en étant chaud. Mais il ne pouvait utiliser le sniff-test avec confiance. Son odeur de pied lui étant trop familière, il aurait pu être assujetti au grand problème du fumeur cheminé qui ne peut plus repéré l’odeur de cendre sur tous ses vêtements.[[1]](#footnote-2)

Il s’impatienta et mis d’un geste rapide mais saccadé la paire propre. «Caliss» et «Criss» furent donc ses premières pensées énonçables. « Gros Rorschach », se dit-il, consterné.

Une personne simple, trop confiante aurait tendance à ridiculiser là le premier dilemme d’une journée.

Mais ce serait là grave erreur. Ce sont ce genre de manifestations des archétypes de l’inconscient que Cédric affrontait chaque jour.

Radio-cancan :

*- Si on peut affirmer, que, dans une optique socio-culturelle le Québec se doit se munir d’une unité identitaire polymorphe mais tout de même ancrée dans, comme je le disais plus tard…*

*-Monsieur, on ne peut pas être d’accord avec de tels propos, oserais-je dire, proto fascistes qui mènent à une orthodoxie clairement néfaste dans le contexte de…*

« TA YEULE » furent les premiers propos de Cédric, voyez-vous, on reste dans la thématique du grand homme blanc névrosé. Et dîtes vous- il est catho, même pas juif.

Le colocataire de Cédric aimait beaucoup une émission radiophonique maintenant finit, se cuisinait une bonne petite tambouille à la voix de AML, se touchait même peut-être sous l’incandescence de la voix coulante et rêche de la nouvelle animatrice de l’émission de chroniques lubriques du jeudi soir : « ouaissss bonjour, anne-marrie laurennnnt à l’appareil pour

« feu—trés et intellos » »

D’habitude la radio n’est allumée qu’aux heures de AML mais il y a eu manque. Et maintenant la pseudo-intellectualité ne peut plus être racheté par la sensualit exaltante de la présentatrice vedette et est remplacée par M. Bock Coté, un gros bonhomme pas très intelligent et qui, disons-le, articule notoirement trop, avec sa tête de nœud (qu’on peut percevoir même juste à l’ouïe) qui donne envie de roll kick tout symbolisme associé dans notre inconscient à sa tête de nœud dans un rayon de 100 m.

Or Cédric était probablement le Montréalais le plus affecté par ces crises de rages hirsutes spontanées. Mais il se maîtrise depuis *l’incident* Il foudroya donc le bouton on/off de l’appareil avec une force parlementairement mesurée. Juste assez pour que ça le satisfasse, mais pas trop parce qu’il ne faudrait pas le casser. Parce qu’il y a des limites quand même. On est en *société* après tout.

Il faut dire que Cédric était dans tous ses états, il avait eu la semaine passée le numéro de Rose. Il l’avait eu parce qu’il était en forme ce soir-là. Son coefficient de disage de marde avait affiché au moins 17. Et il avait été sobre. La corrélation n’était donc pas aussi prononcée que l’on aurait pu le croire. –À noter- C’est parce qu’il avait ce rendez-vous avec Rose au soir qu’il avait opté pour les vêtements dont les résultats face au sniff test étaient sans appel.

*Catégoriques*

# En attendant

Magasin de fleurs : « Oui bonjour j’aimerais un bouquet qui veut dire ‘I care, but not that much’ », vous avez ça en rose » « Que veut dire Monsieur, *précisément*

-Have I ever told you I love you, says the tall gorgeous blond woman to the snotty acne prone computer science major who is barely holding onto his beer glass, even though he thought the drunkeness would make him way less nervous  
-No…  
-Well I guess that makes a lot of sense

-Nous allons maintenant passer à l’étude du chef d’œuvre de Frédéric Boileau : « La crisse de folle »

-C’est pas un peu mysogine comme livre?

-Ta yeule! Crisse de folle!

*Applaudissements*

# Cédric avec Rose

La rue Mont-royal avait en ce soir-là un air de temps des fêtes. Les lampadaires irradiaient la neige fraîchement tombée. L’air était froid mais sec. Les bancs de neiges étaient sillonnés de stries diagonales qui démontraient les efforts pas trop insistants des visiteurs pour se garer. Il y avait eu tempête la veille et bon, dans ce temps, on n’en demande pas trop. On a un peu le droit d’être à plus de 30cm du trottoir. Parce qu’il faut s’adapter.

-Ne pas faire chier le peuple.

En marchant de son appartement qui siégeait sur la petite rue bucolique de Henri-Julien vers le débit de boisson convenu avec Rose; Cédric ne pouvait s’empêcher de ralentir le pas lorsqu’il approchait des entrées alcovées des multiples bars. Il avait comme l’impression que la cigarette qu’il portait au bec lui donnait *prétexte*. Le droit d’écouter les conversations diverses des fumeurs ou des jeunes femmes parataxiques. Il avait un rendez-vous, mais bon, ça n’oblige en rien à se crever les yeux.

Surtout que sur Mont-Royal, en ce petit temps on attendait d’un moment à l’autre à voir le père noël débarquer, le VHS de groundhog day doté d’une mauvaise traduction en attendant son chocolat chaud; on ne pouvait s’attendre à de l’odieux. A du vulgaire. Ou bien plus précisément le vulgaire serait alors comme transsubstantié. Le lourd en ironique, le troublant en edge, bref, on pouvait romcomisé la réalité telle qu’elle se déroulait à ses pieds, comme un magnifique petit tapis roulant blanc allégorique.

« C’est fascinant, vraiment fascinant. Comment on peut passer notre vie à apprendre à peddler de la bullshit. A la pelleter ben gros. Mais; rien ne vient. Il faut en fait que j’apprenne à dénouer la réalité telle qu’elle est. Articuler ses nœuds et son cartilage La forme de Jordan, les transformées de Fourier ou les équations de Maxwell « only go so far ».

- Au jour le jour, disons le, ma réalité est un cluster fuck.

-Les gens aiment se crosser en cercle

Il faut *symétrie*, c’est

*essentiel* »

C’est ce que ce disait Cédric en approchant le « coin du quartier ». Autre estaminet qui aimait dégager le bon vivre. Le vrai. Le pas de niaisage, sans prétention. La barbe lorsque présente est romanesque mais hasardeuse, patiente, présente tout simplement parce que. La tuque est une extension cervicale prononcée. Les têtes de cerfs sont affichées avec une fière ironie sur les murs. La lumière juuuste assez tamisée. Trop serait feutré. Et on ne veut pas *feutré* au « coin du quartier ». On veut spontané, taverne féminine. Colon cultivé. Bref on veut

Symétrie

#dialectique

Une chronique dans Urbania? Peut-être, hmmm, se puisse. Le devoir? Avec un peu d’auto censure, probablement.

L’important est que Cédric était là, en avance même. L’apostrophage du « même » est légèrement hyperbolique ici. Cédric arrive toujours en avance à ses *dates*. Toujours en retard ailleurs. Mais aux *dates* tout s’inverse. Arrivé en avance permet de montrer une aisance, un certain rien calissage. À n’importe quelle autre forme de rendez-vous cette attitude pourrait montrer un souci de l’autre, une constance de l’anxiété même. Mais arriver en avance à une date c’est tout autre.

Quand la pseudo-dulcinée arrive et voit le prospectuel casual fuck assis bien tranquille au bar, légèrement récliné dans son tabouret, en train de siroter un old fashioned. Il n’a pas l’air stressé Lorsqu’il se masse le coude en discutant avec aisance et sourire en coin avec le barman, il est

ben tranquille.

Ben ben trenquille

Ou encore mieux, stratège : de s’accoter tranquillement à lire un recueil de poésie surréaliste. On distingue aisance, nonchalance même.

Donc Cédric arriva pour 20h, s’inscrit dans la clientèle avec un certain dédain. Le monde parlait fort. Inutilement fort. Ça l’irrite. Dans le « coin du quartier », il faut comprendre, l’ambiance est intime mais festive. Deux rangées de tables pour quatre personnes au côté gauche de l’entrée. À la droite : de hautes plateformes ou poser sa pinte lorsque l’on entretient une conversation sans s’asseoir cisaillent la pièce en formes non définie. Le bar en tant que tel est en bois, du frêne peut-être. On revitalise parce que agrile et parce que les pandas c’est cute. Tout ici est fait pour être authentique. La musique oscille entre le trap et le bon vieux rock d’antan. Plateau Est, donc légèrement trash. Probablement que Cédric entendait le pic-bois jouer lorsqu’il prit place au bar. On n’est pas sûr. Son ouïe est sélective. Il n’aime pas ces tounes qui lui rappellent ses premiers jours où il s’était essayé au grattage de guitare. Il avait désiré développé son talent pour charmer les dames. Little did he know. Il n’avait qu’à faire disparaître son acné, à avoir un peu plus d’aisance et à fumer moins de bat. Mais on ne revient pas dans le temps. Jamais, le temps … ça ne coule, comme qui dise les poètes. Le barman rodait autour, à l’affut de la clientèle qui apporte les bidous. Cédric ne remplissait pas ce critère et fut donc écarter de sa considération pour les quelques premières minutes. Ça ne le dérange pas; il sait qu’il s’agit là d’un des rares désavantages d’être un bel homme blanc. Il finit par pouvoir commander sa pinte de rousse et s’incliner comme prévu dans le tabouret à dossier capitonné. De synthétique, pas de cuir véritable tout de même

-les animaux c’est important.

En arrière de lui était apposé un trio de filles. Il les observa avec une subtilité ostentatoire. Comme il l’a appris plus jeune; à quoi ça sert de mater si l’objet du matage ne mate pas l’action du mateur et peut-être ainsi réciproquer. Pas grand-chose à réciproquer en tout cas. La plus proche, au siège du non symétrie, plus proche de l’allée, était grande, avec des cheveux plats et des dents trop blanches et parfaites.

Genre

Biennnn trop parfaites,

« Le genre de fille qui se passe la soie dentaire après t’avoir donné une fellation » se dit-il, *nostalgiquement*.

Elle les découvrit un peu trop en laissant voir ses gencives lorsqu’elle sourit à un quolibet de sa voisine. S’appelait probablement Josée. Appelons là Josée. À part ses cheveux et ses dents Josée avait des lèvres extrêmement charnues, ce qui mettait tension dans le reste de l’apparat. Comme une soudaine et marquante sexualité dans un ensemble d’annonce de shampoing, annonce stigmatisée de catéchisme oculaire, tout-nu mais pré-chute, pré-pomme, inconscient(e). On se dit bien que tout le monde a sa sexualité propre mais il faut *cohésion*. Les deux autres, appelons les Josiane 1 et Josiane 2 étaient un peu trop petites. Pas remarquablement petites. On ne pourrait dire qu’elles étaient de petite taille. Mais juste, *trop petites*. L’aspect ratio marche pas tu sais veut dire. Et Josiane 1 et Josiane 2 savaient tonner un rire gras et irritant du haut de leur 5 pieds et bons c’est difficile à dire pouces. Elles s’esclaffaient, l’une en se lissant les cheveux, l’autre en tapant sur la table d’une manière trop féminine. Extravagamment féminine. Pourquoi parle-t-on des trois J ici?

Justesse

Jument

Juteuse

Cédric n’aimait point toute l’indécence qui l’entourait, ces trois J lui cassait particulièrement les chnolles, même pas de titties pour rendre acceptable l’intrépide dissonance qui s’émanait de leur petite « soirée entre filles »

Il ne pouvait définitivement pas lire de poésie dans cette ambiance. La symétrie est brisée. La seule excuse pour se retirer; fumer. C’est cave mais c’est comme ça.

Il sortit tranquillement un maigre 7 minutes après avoir fait le chemin inverse.

Il s’installa alors confortablement, écorna la clope protubérante de son paquet avec ses palettes, fit crépiter une allumette.

Il observait la rue d’en face.

En arrière un sale connard (probablement un connard, ça se mérite une volée pareille) qui rugit. Il lui manque des dents, puis

VLAM  
BAM

Dans la gueule.

Le connard beugle, ou meugle. On ne saurait dire. On n’est pas en campagne ici. On est dans la métropole, le phare. Le trottoir est large en face du « coin de quartier ». On l’a voulu ainsi par un décret récent de la mairie du quartier. Progressisme, urbanisme etc.

On peut observer en marge que le portier a bien fait sa certification. Il est élégant dans son crissage de volée. Un véritable art se dégage du revers de main. Gros plan : le sang de gencive qui gicle abondamment sur le beau banc de neige. Il y fait comme des tâches de Bambi. Les voitures sillonnent gentiment la préfecture. On sent que personne n’est pressé. La froideur est miroitée et donc renversée dans la chaleur du regard des passants.

-Oh mais mon cher Professeur Cambré, la technique du revers de main 360 degré bitch-slap me rappelle celle de Joey, ce gentil portier est-il lui aussi un quelconque maquereau?

Prof Cambré replace sa longue écharpe derrière son épaule et se grille une autre cigarette dorée en répondant du coin de la lèvre:

-Non Marcel, mais notre gentil ami Carl LePortier a eu le même mentor lors de son enfance délabré dans Pointe aux Trembles. En fait c’est une longue histoire qui fait quelque peu « the Wire », Joey et Carl se sont tous les deux fait recrutés par une académie de boxe anti-décrochage menée par un ancien champion maintenant…

%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%%

Saluttt

Dit rose chaleureusement.

Petite moue.

Elle avait un sourire que dont l’on voulait se peindre, inspirer. Pas juste par la forme des lèvres. On pouvait le voir dans la forme inspirée des yeux en amande, aux doux cernes de l’aube. Elle rentrait dans le coin du quartier avec une démarche qui voulait dire :

Coucou, je suis là. Tout simplement, sans l’acidité des J, Juliette et autres.

(L’acidité se doit d’être neutraliser dans quelque situation. Parfois, et je dis bien PARFOIS, il faut pour se faire quelques être *basic*. Mais en cas extrêmes seulement. Nous reviendrons plus tard sur la question des basic fucks.)

Cédric se leva d’un bond, mais trop vite. Bien trop vite pour faire *casual;* Décélération lorsque l’on prend conscience de son corps. Désinvolture; On offre la joue. À la française. Parce que, La poignée de main; bien trop formel… et Le *hug*quant à lui… si américain… Nonnon ça n’irait pas, Cédric est maintenant convaincu du geste après quelques années d’études.

Il ne faut pas adhérer, ni glisser; le paradoxe de la friction en douceur.

On parle ici du geste comme étant étudié mais il est en fait ancré dans la spontanéité

Spontanéité codée, sans controverse.

On ne cherche pas la controverse, c’est mal. Polémique, ça, ça passe. Parce qu’il faut bien rire   
un peu.

Après une quinzaine de minutes, la connexion, que l’on dirait de base s’était établie. La jolie serveuse aux seins pointus, qui ne fallait pas *stare*. Parce que; rallumait la bougie.

(…)

Grosse moue

Cédric s’allume une cigarette avec désinvolture mais, une fois le geste accomplit, ses lèvres sèches adhèrent au filtre ce qui fait en sorte que son indexe et son majeure glisse le long du tube jusqu’à la cendre chaude.

« Ayoye Criss »

-Très smooth Cédric

Après quelques secondes de dépits et de frustration il relève les yeux, un sourire en coin. Ce faux pas est en fait salutaire. La vulnérabilité s’installe, et l’on sait que sans vulnérabilité, sans réelle fragilité, l’érotisme [Éros] ne peut s’installer éthiquement, il reste dans l’esthétique distancié.

*Un autre hochement de tête, un peu plus lent, léger frottement de l’entre cuisse de sa position assise, le genou gauche se voyant ainsi frotté par le coin intérieur supérieur du mollet droit. Elle dandine la cigarette du bout du doigt. Définitivement elle* doit *être cochonne.*

Petite marche accompagnée de sobriquet. Musique de fond? Probablement « A Charlie Brown Christmas » si on avait à choisir. Les flocons bouleversés.

On pourrait se laisser porter à croire que Cédric est misogyne, ce qui ne serait pas tout-à fait faux. Mais il faut développer un peu.

Les flocons bouleversés qui franchissent la distance entre les deux bords du boulevard, comme déconcertés de la distance parcourue. Ils s’attendaient à être plus lourds, plus forts, mais ils sont tendres et cotonneux. Les pas sont longs, lents, élastique. La souplesse synonyme de tendresse, d’adresse, on s’adresse à un(e) prospect après tout. Cédric se veut nonchalant, mais le regard moqueur, ce négligé ne perce pas son aura; être essentiellement ti-coune. Il essaie de faire légèrement l’amour avec les yeux à Rose. D’une façon charmante; aisée. Correct. Rose grimpe les quelques marches glacées avec Cédric au trousses de ces fesses. *Ah ces fesses, ces petites diablesses.*

Ils s’immiscent dans le confort de l’appartement, féminin, respectueux. Porte qui cogne, petit rires effacés, porte se recognant, un glissement furtif sur un bas qui traîne, autres rires moins furtifs. (La coloc est absente en ce soir de novembre.) Ces rires, ces embardées s’étirant en étreintes. La chambre élastique. *La chambre où les débris cognent* dans la noirceur empressée. Nous sommes pressés mais non stressés.

-On va pas se stresser pour s’empresser à décompresser

Une noirceur qui se conjugue, S’accorde un autre reflet dans les circonstances,

Acte Premier

(Sonnet)

C’est répétitif mais ça fait vivre, il faut bien ressentir de quoi de temps en temps. J’ai le sang qui stagne, autant essayer de le faire bouillir un peu dans l’absence de sens; […] (Vas-y, enlève moi ça ) J’ai envie de lui cracher puis de me-siroter mon âme. De me tricoter une paix dans les draps confus et ses yeux qui roulent. De me cacher, on me cherche, qui, je ne sais pas, ce n’est pas l’important. (hihihi, ça chatouille)

*Joui Christ!*, Se laisser suinter dans le ruissellement de sa sueur. Arc-boutante, condensée, mélodique dans les spasmes. Épanouie dans sa broussaille. Le fourrage de sa crinière gustative, de ses envolées lyriques sinueuses dans mes bras. Oublie, l’océan et les poissons et les montagnes et Nice et Cordoue. Juste ses cheveux qui s’enroulent dans mes amygdales. Juste ses cheveux, ses contorsions, sa souplesse non avérée d’amateur. Sa force puisée dans les décombres de sa chambre, de bas pas matchés et de support qui a pas l’air d’accélérer le séchage de la chose. La chose hurluberlue, comme perdue, rassasiée mais pas comblée. A bat le comble, le paroxysme et l’apothéose, fuck l’orgasme je veux juste sa moite tendre tiédeur tranquille et constante; se rependre dans l’abime qui nous séparerait si on était honnête. Si on était honnête ... Enfouie, il l’aura voulu, j’aurais beau pâmé devant ses yeux il se cache derrière ses mots, même quand il finit par se la fermer ce n’est qu’une longue tirade, il me fait l’amour comme une tirade, ça va faire criss. Il a beau tirer, *t’as beau tirer*, il est mauvais comédien, je sais qu’il ne veut pas faire mal, que du bien. Qu’un petit garçon qui se prend pour un homme ; ses jeux de tiraillements capillaires et ses embardées et ses coups, rebaptisés dans le frottement. pFFFFFFFF

Caliss la mort dans tes paumes qui font semblant d’éviter mon cloaque. Et j’en ai les entrailles chaudes qui en pâtissent. Ah oui crie et accélère, je préfère ça doux et lent avec les ti becs dans le coup et tout le reste mais si ce dont t’as besoin ; je vais te l’offrir, dur comme de la ouate qui a tremper dans les mauvais endroits, dans les conduits de nos orifices d’ennui monochrome, cytoplasme qui encercle rien de … Comme une béquille, une envolée de bécasses qui coassent ben fort.

 ce n’est qu’un jeu.  
Oui t’as raison; ce n’est qu’un jeu  
J’ai envie de jouer avec toi, de pleurer avec toi, de manger une clémentine sur ton nombril comme excroissance de ton sucre coincé  
D’accord, mais avant j’ai envie de te salir sans te souiller, de m’étendre en offrande sur toi Salit moi Et lui qui la salit et elle qui lui sourit;

Des ovaires de congestion et de trafique intestinal, d’horaires mal dosés et de souillure qui sèche mais pas assez.

La toscane de mes rêves qui s’allonge sur le boulevard saint joseph, une sève épanouie dans le renoncement, à plus, que le coulant orgasme et mes fesses et les draps souillés. Il faut parce que l’on pense comme on le dit mais pas le contraire et aussi bien s’incruster quelques phrases, quelques traces, des points de repères pour bien atterrir.

Vrombissement des déneigeurs; ronronnement du chat, parce que oui il y a un Christ de chat! Il faut toujours qu’il y ait un chat. Expliquer moi pas pourquoi ou comment. Un amas de canines et de poussières qui pique. Mais bon, c’est calme.

*(Standing ovation*

*Quitte clean Théâtre, in the new hip mile end*

-New Montrealer Magazine)

# Cours de Professeur Serein

Salle de classe, douillette, bien éclairée. Salle de savoir. Ici le savoir se diffuse organiquement. Cependant la pièce en tant que telle n’a rien de fluide. Tout est carré en coins arrondis. Les coins tranchants ne sont plus acceptables. Les tables sont *design*, avec un petit affaissement rond, pour le café, ou le jus vitaminé, qu’en sais-je. Voilà les nouveautés que le département, dans une aventure conjointe avec le « comité pour mieux faire ». Les vitres sont claires, légèrement teintées en leur tiers du haut, pour cacher des rayons qui percent le ciel de leur angle sud-sud-ouest. Une teinte bleutée qui diverge, s’épars en pointillés vers le tiers intermédiaire. Les murs sont francs, le sol a un léger angle, pour bien voir Professeur Serein. On ne risque pas de manquer Serein en tout cas. Il mesure au-delà de 6 pieds et 4 pouces. (Si c’est publié en France il faudrait bien trouver qu’est-ce que cela fait en centimètres, non pas la conversion exacte, mais la transmutation psychologique des impressions.)

« Donc comme je le disais l’important est contexte. Tout est dans le contexte. Les cartésiens des lumières, tous ces philosophes pensaient pouvoir contenir le contour du monde dans la paume des *idées.* Des *concepts*. Que l’on pouvait extraire le monde de lui-même. L’arracher. Et de la plaie coulerait les principes fondamentaux de l’homme. La césarienne était action nécessaire, elle avait l’air brutale mais juste aux incultes qui ne savaient pas. Qui ne comprenaient pas, qui ne saisissait pas l’importance première de la découverte de l’importance de la rationalité dans le cœur friand de l’univers. Il fallait arracher l’homme à sa terre. Ériger des murs, bâtir des vérités, franchir des océans des pics de glace. Contenir et canaliser la nature. Il fallait découpler la vérité de son suaire ou elle s’était laissée pâtir. La terre à découper à organiser, les gens à classer, à organiser, les éléphants à être typographiés en icones du nouveau.

Les *philosophes* étaient idolâtrés par beaucoup mais certains s’insurgèrent. Les allemands du haut de leurs petits châteaux miteux de Prusse, en arrière garde, n’acceptaient pas le divorce. D’ou la philosophie d’Herder et de Schlege, Il fallait affirmer vie concrète des sens et de l’extase. « Non messieurs les philosophes, vos cadres dorés et enjolivés sont trop étroits pour ce monde. » C’est là l’origine du romantisme, le proto romantisme des boches. Il y avait aussi une couple d’italiens mais on s’en sacre des italiens dans ce cas-là; Désolé Giorgio, ce n’est pas pour être insultant »

-Pas de trouble M. Serein

(Il règne une atmosphère de franche camaraderie dans les cours de Serein, malgré ses nombreuses envolées lyriques, il s’aime franchement parler et le sait et est profondément divertissant. Une atmosphère de séminaire de gradués plus que de cours magistral de Bac)

« Merci, donc ou en étais-je, oui le proto-romantisme, comme si bien illustré par ce cher Isahia Berlin, que la gauche comme la droite se réclament, mais bon, comme mon père disait, peu importe de quel côté tu portes la montre, t’as la queue dans le milieu, enfin, on espère pour toi. Donc ce Berlin retrace les origines de ce mouvement jusqu’à Machiavel mais pas besoin de se rendre jusque-là (…) on peut amorcer avec Goethe et peut-être se rendre à la dualité amour/humour chez Milan »

C’est qu’il a connu Simone de Beauvoir, s’est défoncé la gueule avec Milan, fumé un pétard avec Saul Bellow. Donc quand il divague dans son exposé, on l’écoute M. Serein. Avec respect. Pas pour sa vieillesse et son accoutrement de lunettes juchées sur ses oreilles trop hautes mais s’accotant au bout du nez, ce qui donne inclinaison, regard en plongée du type « too bad » si tu portes un décolleté ce n’est pas de sa faute. On ne se laisse pas aller pour le veston de tweed patché ou la *cravate* ou la tonsure digne de l’abbé d’un certain monastère cistercien des plaines d’Andalousie.

Le respect intense qu’on lui porte est dans la grâce de son sourire trop sincère, de ses balbutiements épars lorsqu’il s’éreinte ou qu’il se perd. Son aura sent le livre pourrit, de la confiture macérée de bibliothèque. Des grands ouvrages, et pas pour péteux. À ce que certaines disent, purement dans le ouï dire, on reste toujours dans le oui dire à ce niveau-là, il aurait aussi une puissante énergie érotique; d’après Gallifée en tout cas.

Entendons-nous; Gallifée est une tempura texturée de sensualité; et il ne faudrait pas se fier à chacune des prouesses qu’elle attribue aux gonades; protagonistes de ses idylles. Ah Gallifée… elle doit avoir des parents virés sur le top comme on dit, des bons hippies, équestres, bariolés de henné…

Le soleil ithyphallique qui éclaire puissamment les jambes de Gallifée à l’avant. Elle qui est assise en tailleur, sur sa chaise, quelle aise

*Nonchalance active*

Gallifée, qui se penche la tête à un angle subtil lorsqu’elle écoute et prend des notes à la fois. Ces cheveux blonds, ondulants entre la tête et le cahier de carreaux multicolores. Cédric écoute mais se laisse dévier par l’angle; c’est un homme d’angles. Ils peuvent être acérés ou étiolés dans une douce cambrure, la ligne d’une légère scoliose est percevable de derrière (elle est assises quelques rangées à l’avant de Cédric) à travers son chemisier noire qui s’ouvre légèrement en V vers le début des fesses, une mince courbe décrivant un arc jusqu’aux vertèbres cervicales, que l’on peut observer; protubérantes sous une peau lisse. Les cheveux s’alignant avec la saillie du dos. Gallifée détourne son attention sans vraiment le vouloir « (…)

« le pandas roux n’est pas de la même famille que les vrais pandas :bon à la semaine prochaine Messieurs, L’on m’attend »

il prend sa malette, y insère quelques feuilles de papiers blanches et décampe de bon train, le peu de cheveux restant au vent.

Cédric ne se lève pas tout de suite. Il préfère attendre plutôt que de se lever d’un bond, ramasser des divers effets personnels éparpillés sur son bureau. C’est le genre de personne à attendre que tout le monde se lève et serve au buffet avant de se servir, comme si, du pif, il n’était pas trop gourmand, puis, tranquillement, vu que tout le monde est servi, bim, s’envoie tout le reste avec toute la sauce. Depuis peu l’on essaye de contempler la réalité en tant qu’acteur. D’ingérer les suites de rêves et d’images qui s’entremêlent; de faire le tri aussi, c’est important dans la surenchère de stimuli, il ne lui reste que quelques bribes, le flash de quelques doigts qui ramènent une mèche en arrière de l’oreille pointue de Gallifée, un alignement singulier des obstacles au rayons de soleils qui déploie les couleurs de son chemisier sur le tableau brouillé de quelques diagrammes {qui n’aident pas vraiment à la compréhension.} Lorsque les divers élèves se pressent, se bousculent, quoique poliment pour se rusher à la prochaine file d’attente il déroule le fil ses écouteurs et écoute une chanson, une courte ballade et se lève avec un soupir. C’est l’heure d’affronter son vague assoupissement.

Cependant le temps n’est pas déplaisant, il s’agit ici d’un automne grenat. Le vent est vif, le fond d’air frais donne l’impression qu’on est plus sentimentale qu’on ne l’est pour de vrai. Le genre de température qui donne envie de se lever tôt un dimanche matin pour promener un golden retriever sur le mont-royal entre les arbres colorés, les joggeurs, un café à la main. Rom-com? Peut-être, mais rom-com intelligent, style avec des mises en abîmes pis des références à Tarkovski, des angles de caméras Terrence Malik qui virevoltent, bon si il y a du voice over il est discret, sinon on aliène.

Le ciel est mi-nuageux-mi-ensoleillé, tout est équilibré, même le ratio conifères-caduques. Musique? Nick-Drake. Heure? Toujours dix heures. Sandwich croustillant, mais pas trop, les gencives sont sensibles. Puis on perd pied, l’équilibre se fait aller, on est dans le métro et à côté d’un personnage douteux munit d’un breuvage houblonné habilement dissimulé dans un sac de papier brun (ingénieux). La misère dans les yeux, comme contagieuse donc on se tasse, il a un name tag sur le torse (« weird, salut…Jean-Charles? Et ben »

# Nonchalance

L’appartement de Cédric est coquet. Un concept auquel il n’aurait pu s’associer il y a de cela pas si longtemps. Mais maintenant le cozyness, avec l’âge, s’est dignifié. Il est entré dans l’âge douillet. L’âge précédent de l’autodestruction festive, et donc fictive, est dépassée. Il se complait maintenant dans une oisiveté de basilic, d’arômes tamisés; un jazz de fond. On devrait s’y attendre, mais le garder dans le coin antérieur de la pièce commune est un combat efficace contre la solitude de l’âme. Toujours prête à surgir.

Jean, son acolyte l’accueil avec un sourire nonchalant,

*le gars est high*

-Cédric! Je suis en train de faire un de ces potages de radis mon gars. Ça va être un vrai truc de fou. Persil et tout et tout.

*Le gars est high et*

*Le gars est français*

-Tabarnak Jean, t’as le temps pour ça?

-Le temps on le prend mec, je te dis le temps il faut le prendre par les couilles. Parce que tu vois lui il te prend déjà par les couilles, alors si vous vous tenez tous les deux par les couilles; il y a balance de pouvoir. Tout est dans la symétrie, j’essaie toujours de t’expliquer

-Je t’entends, t’as raison. Bon moi je vais méditer

- Quoi t’es stressé encore

-Ouais j’ai encore gaspillé une heure et demie à regarder la courbure de Gallifée.

-Mec je te dis, les potages chauds, il y a que ça de vrai. Les galbes ça fait chauffer le sang. Mais le sang il est déjà assez chaud. C’est le tube qu’il faut garder chaud, sinon tout se dérègle. Putain mais sent moi ça mec!

Sur ce Cédric se retire dans sa chambre. Elle comporte une bibliothèque avec quelques dizaines de volumes de poésie, qu’il lit aux demoiselles lorsqu’il peut, dans l’embrasure d’un désir assouvit. Une lampe de chevet posée à terre borde le matelas déposé à même le sol. Car vertige, et c’est plus pratique. Il s’assoit en indien malgré le fait que la flexibilité lui manque au niveau des jambes, les arpent-croisés supérieurs; pour être précis. Après quelques brèves respirations il peut commencer à s’emmitoufler dans son orgueil et planer, trente minutes au compteur, il est urgent de ne rien faire.

On espère que la méditation va lisser les rugosités de la paroi, huiler un peu les engrenages, histoire que ça roule mieux. Au final ça glisse et ça se berce et il s’endort, se recroville tranquillement vers la position fœtale. Aucune autre issue, et pourquoi pas. Les jambes se déplient, les yeux commencent lentement à virer dans leurs orbites. La forme de l’écrevisse dans son édredon.

La solitude épargnée, personne ne ment, « je te mens pas », ils ne savent juste pas articuler, on s’attend à de belles monades, des formes géométriques bien définies, des trapèzes, des tétraèdre, des ellipses, on ne finit qu’avec de la bouette qu’on pellete.

« Je t’avais dit de rien faire… oui désolé je me suis emporté ». Une petite valse et hop et hop et hop dans l’onirisme, les ballades mènent à des quartiers de bacs à fleurs, de pignons sur rue et de sourires chaleureux, finis le miasme, le nihilisme qui éclate en fragments d’orfèvre. « Tu penses que je suis folle, non pas le tout temps- ça revient au même »

Le café est un endroit plutôt splendide si l’on prend la peine de s’y attarder. Aucun kitch ne le perturbe. On y entre par une porte plutôt discrete, en vitre cintrée d’aluminium, elle grince un peu. A l’intérieur il y a deux sections majeures, la silencieuse, à votre droite, et là sociale, à votre gauche. Un bar de zinc en long 0 divise ces deux parties. Tout autour figure une grande bibliothèque de bois où sont classées par simple ordre alphabétique une panoplie de romans, de tout et de rien, mais qui respecte toujours le minimum de qualité littéraire requis par le gérant, M. Réjean. Ce dernier était connu autrefois comme grand romancier mais il a vite sombré dans l’oubli lorsque les élites médiatiques et culturelles ont commencé à revendiquer la necessité qu’il siège *cause* au *cœur* de toute *œuvre* littéraire. Il faut que l’on s’insurge. Il faut cultiver l’esprit de la révolte. Pas la révolte purulante de Réjean mais une révolte qui brille comme un bouclier d’étain, ou bien rèche, bien rurale, qui sent la bonne terre cultivée pour le peuple. Ou alors la révolte culturelle multicolore comme ces fêtes quelque part dans l’Est où on lance des colorants qui scintillent dans l’air de toute les nues. Mais le brun de Réjean c’est défendu. Dans l’oubli et dans l’alcool on l’a laissé avec sa poussière et ses bouquins jusqu’à temps que le café ouvre. Il s’est trouvé là un refuge. Ouvert par Jean il y a de cela quelques années, ce dernier s’était bien forcé pour qu’il se développe comme un refuge contre l’idiotie de la plèbe. Disons qu’un con rentre, appelons le Mr. Filo. Disons que Filo entre au café, s’assoit avec un autre ami, appelons le Lit, et que Fil et Lit commencent à discuter politique, dès lors les regards soupsonneux commencent à leur chauffer la nuque. Cependant les misanthropes présents s’espèrent encore à ce que le discours soit ironique, simplement un échange ancré dans un esthétisme douteux. Cependant, cependant, quelques mots flaggés sufisent à leur faire sentir que le temps de filer à l’anglaise et venu. Si ils utilisent des mots tels que « démocratie » ou « capitalisme » alors leur compte est bon, c’est l’heure de la jacquerie, les piques , les fourches sortent, mais par projection astrale. Des lasers leur brulent la rétine inopinément, des rats musqués leur mordent la bite. Mais le processus est invisible et ils ne peuvent s’en pleindre; ils auraient l’air fous quoi. Ils finissent donc hativement leur latté et leur scone et décalissent. Ainsi l’ordre est préservé par osmose sociale.

La bibliothèque décrite plus tot tapisse les quatre murs de la pièce principale. De plus cette pièce comporte une mezzanine qui longe la bibliothèque. Quelque fauteuils et tables à café éparses peuvent être trouvée le long de la bibliothèque entre les différents meubles qui la compose. Au rez-de-chaussé, du côté gauche du bar en zinc, et donc du côté sociale, ce sont des tables carrées pour quatre ou six personnes de bois, plutôt sobre. Du côté droit le mobilier est iconoclaste et préconise les grandes tables pour favoriser les échanges. Ce soir à une des ces tables, une longue slab de chêne surplombée d’une lumière à table de billard- se dandinant à 2-3 pieds de la table- quelques 6 individus entretiennent une discussion, pas très enjouée mais qui réconforte un peu, c’est vanillé, ça respire l’automne. Elle romcomise. On y retrouve entre autre Cédric qui en marre de son alternance sommeil/mathématiques, Jean qui vient de finir son shift au bar, Galiffée; que Cédric a invité, histoire de voir comment les histoires aboutissent quand on les commencent. Par ailleurs un certain Claude, qu’on ne peut jamais trop cerné, au nez aquilin, l’air d’un type bien, mais qu’on emmenerait pas en bateau.

Je te dis Jean, ces temps ci, je sais pas si c’est la neige, le froid, les chansons de nöel ou quoi mais je perds mon sens du scandale  
Je pense que t’hyperbolise un peu tout de même  
Je te dis je suis retourné dans ma phase Fuck to Cuddle  
Gallifée- Ah oui enh, fuck pour cuddle, c’est pour attendir un peu la tribune que tes émotions s’envolent comme ça?  
Et oh quelqu’un aidez moi, Gali (elle affiche un sourire espiègle)– il se retourne, lui envoie un phallus métaphorique dans la prunelle, histoire de contact , je te dis c’est pas récent, ça fait combien de temps que je m’affiche ouvertement comme cuddleur  
Au moins 5 ans, je peux témoigner, la dernière fois qu’il est venu sur mon bedon il m’a regardé avec ses petits yeux de vaches juste après et m’a demandé de le serrer fort… « tchè tchè fow »  
Bon heu Valérie c’est pas la peine de déballer *toute*  ma sentimalité profonde  
Heu pardon je voulais pas dire sensible, je voulais dire que tu fétichise une tendresse puérile, c’est pas pareille  
- Jean bonobonobn, messieurs dames, on peut arrêter de parler des histoires de cul lacrymogènes de Cédric, j’en ai marre de son phallus  
 -Thats what she said (de la part de Valérie, ancienne histoire de 60 soirs de Cédric qui s’est tournée en amitié bien scindée. Sourir charnu, chevelure frisée éparses, et on va se le dire; des fesses où où où. Le tout circonscrit par une intelligence brusque mais compréhensive, un rire gras mais féminin, bein chaud, de celles qu’on marirait si ce n’était pas trop risqué)  
Bon vous savez c’est quoi la règle  
Valérie - Ah non Jean désolé c’est sortit  
Allez allez allez tout le monde un « thats what she said » ça veut dire un petit test échantillon style focus group, et vous êtes chanseux, ma nouvelle tambouille, je pense que c’est prometteur, bon rien de révolutionnaire on s’entend, on reste dans le champi, avec une bonne dose de légumes racines. Mais celon Tacitus ça ferait enfler les testicules (et les mamelons pour les femmes bien entendu), pour les récalcitrant je tiendrais à dire que Tacitus n’est pas trop fiable question anatomie, et pour les autres, on peut toujours espérérer, aller je vais chercher une tournée

Sur ce jean se lève armé de son grand cabaret, de sa tignasse blonde qu’il replace bien gominée et s’en va vert la petite porte d’étable qui même au bar.

# Entrevue

Ils sont deux et le bruit blanc est tapissé de cils. L’atmosphère est onirique mais ancrée.

-Raconte moi la fois où tu étais heureux | On était 5 amis, dans un bar, au coin de st-laurent je crois. Je buvais une bière. On avait rit

- Raconte moi la fois où tu étais triste | J’étais tout seul chez moi et je venais de fumer un paquet. Mes poumons goutaient le sulfur et j’avais oublié la raison

- Caresse moi les cheveux comme si tu m’aimais.

-[...]

- T’as pas besoin de me mentir, je sais. Mais moi j’ai besoin de me mentir, aide moi don un peut.

- Je suis pas sur de te suivre

- Clairement pas mais cest pas ça l’important, l’important c’est que sinon je pleurs et tu fais semblant d’être stoique en retenant tes larmes pour ensuite les éjaculer sur mon nombril, pis c’est salissant à la longue.

-ta-bar-nak

- Prend moi dans tes bras même si t’es pas là

- Ok ok[...] t’es bien comme ça?

- Oui c’est parfait

[...]

- Arrête toi pas de parler même si je ferme les yeux. Quand tu me parles c’est une énigme, mais au moins il y a une question. Quand tu t’arrêtes le silence

est rauque et abrutissant.

- Je sais plus quoi te dire. J’avais juste 10 000 mots. Je pense que je les ai tous dépensés.

- C’est pas si cher payé | Non t’as raison

Elle se love sur son boute de couverte et Cédric sent le bruissement de son souffle qui se ralentit.

Elle dort maintenant, à l’abris du silence. Le creux de son bras lui lance une douleur qu’il ne peut pas attraper. Sa trajectoire oscille, lui est fixe. Le temps s’écoule trop lentement et sa vessie en gonfle. Il n’a plus rien à lui partager. Avant il pouvait la réconforter dans son sommeil avec des gestes évasifs qui meublaient leur indifférence.

Je vois des étreintes tranquilles.

Je marche dans les lambaux de l’empathie; le moment ou les yeux sont un film qui déroule paisiblement les mêmes images.

Je vois une omelette baveuse un arriere goût de café, des magazines épars, des horloges, un matin qui ralentit à l’augure de l’après midi.

Je une humidité soyeuse mélancholiquement tranquille

Je vois des cris émit tout bas quand la douleur étrangle la rage

Il se lève en essayant de ne pas troubler son sommeil. Non pas comme un geste affectueux mais parce que le contraire serait un statement, or il a horreur des statement désormais.

Il n’a plus vraiment quoi que ce soit à dire. Il enfile un complet bleu marine qui était soigneusement plié dans son sac à dos corporatif, cadeau promotionnel, les plus pernicieux, ceux pour lesquels on ne sait vraiment qui remercier, et donc dont on ne peut effacer la dette. Il glisse un peigne et une brosse à dent dans la poche intérieure de son veston, prend ses chaussures vernies et glisse à travers les deux cadres de bois massifs qui le laissent sur un perron de fer forgé donnant sur une rue qui tient de l’idylle. Pas la sienne, bien entendu; mais la matière première est là. Il s’assoit sur la première marche pour enfiler ses chaussures. Le geste, normalement hatif et impatient, traine et tient du vaseux. Chaque mouvement constitue une occasion pour une pause méditative. Dans sa représentation de sa vie il s’agit là de moments profonds de réflexion, or si on analysait de façon concise et sophistiquée les ondes de sa pensée on arriverait à un nuage de mots assez batards. Peut-être “sodomie” et “single malt”.

Il descend les marchent et se dirige le long de l’allée bordée d’arbres vers le parc Jeanne Mance.

Les spots-lumineux des court de tennis sont encore allumées malgré les deux heures du matin passées. Il sait où il se dirige sans avoir sortit son téléphone de sa poche. Ils seront au lieu ou pas. Peut importe vraiment même si des banalités pourraient peut-êtres avoir un pouvoir regénérateur.

(Complet) Aisance

Entre des poissons qui scintillent, un aquarium  
laid, suants, Entre un soleil et un suaire  
Faux corsaire malgré la ceinture, le décorum  
Traversées de clowns et coraux dans la lumière  
Endolorit et coloriée, parsemée de traces de peut-êtres  
Regarde, elles marchent dans le quartier du faux prêtre

Et pourtant, il est grand, il est beaux  
Les fourmis s’abreuvent de ses orteils  
Y découvrent des merveilles et des chameaux  
Écoute quand il te parle, de la sagesse sans pareil  
Lorsqu’il t’a dit que tu étais une illusion  
Il le pensait, gravement, sur de sa mission

L’autre soir j’ai rêvé à quelque chose de vrai  
Des mots qui voulaient dire quelque-chose  
Peut-être que je devrais  
C’est la faute de la lordose  
Que tu as, malgré toutes le bonnes intentions  
Un gros cul, cuivré, qui déborde de sensations

Entre des mauvais pas de danse suintement des  
Aisselles qui ruissellent dans la texture   
Je me suis soumis à un instinct, comme par après  
Le regard en coin ce n’est pas assez dans l’embrasure  
Des tes blessures, je veux licher tes plaies, qui sait  
Peut-être qu’elles goutent les litchis, Intéressé

Bavard, curieux, grand-mais-pas-tant  
Anxieux, calme, prétentieux, homme en gros  
cherche, peut-être femme à chérir en attendant  
De comprendre, animée, cultivée, mais pas trop  
Il se doit de cultiver supériorité  
Une fellation de temps en temps, bien méritée

Gravité, la vulgarisation des instincts  
Orbitant autour des effluves de maximes

Dump

Réveil à Gaspé, dafuck

# Dérive

Cédric pourtant ne se calme pas. Il sait que c’est là l’action logique, la façon de mener sa vie. Il a des ambitions après tout au-delà de cette succession d’effusions, d’introspections à demi assumées. Lorsqu’il s’est assis sur son matelas il l’a senti tout de suite, comme un mauvais songe. Les images flottent autour de sa respiration, il n’essaie pas de s’en défaire. Il sait sa personne trop prône à l’addiction pour s’essayer. Simplement d’arrêter le tumulte des poussières qui viennent lui irriter l’arrière de la rétine. Il est plutôt tard, ce qui veut dire que Wilfrid a fini de travailler.

Wilfrid est un homme confiant quoique nerveux. Lui avait des ambitions qui se sont traduit dans le concret, l’introspection s’est actualisée dans une progression linéaire différentiable du reste des basic fucks. Il travaille rude, c’est un bourreau de travail. Des semaines de 70 heures, qui s’enchaînent et s’alignent depuis maintenant 4 ans qu’il a fini son Bac. Mais il récolte, c’est con, mais c’est comme ça. Et vu qu’il récolte il sème. On peut voir sa vie prendre pied. Les alternatives s’amincissent. On pourrait voir ça comme une pesanteur, un épais nuage humide portant la poisse et la moisissure de la prévisibilité qui descend tranquillement sur les épaules de Wilfrid. Mais la contrainte, au contraire, stimule sa créativité. Il se passionne de tout maintenant qu’il n’a le temps de rien. C’est pour cela que lui et Cédric se donnent rendez-vous de temps et temps, sur le quai qui longe le beau loft de Wilfrid au Vieux-Port.

Ils se rencontrent toujours selon les mêmes modalités. Le pot est nécessaire, selon une entente sur laquelle on n’aurait pas vraiment raison de s’étaler. Pas qu’aucun des deux affectionne particulièrement la drogue. D’aucun ne croit en les prophéties new-age de découvertes métaphysiques ou des bienfaits sur l’imagination. Mais ils ne peuvent se connaître qu’à demi cachés derrière une brume mentale épaisse. Pour ralentir le tissage de la toile qui englobe tout et lie consciencieusement chaque évènement, chaque couleur, chaque repère; dans un réseau mutilé de certitudes qui pourrait expliquer quelque chose.

C’est probablement pour ça aussi qu’ils se rencontrent la nuit, sur le bord de l’eau du fleuve ou elle est bien boueuse, ne miroite rien, ne fait qu’absorber. Parce que parfois c’est bien quelque chose qui ne fait que prendre et prendre, sans laisser entrevoir quelque trace de réciprocité. Lorsqu’ils prennent placent à un de leurs bancs préférés ils constatent l’ampleur du vaisseau amarré juste en face. Un cargo, le « La Pérouse ». Qui vient de Dubai il parait, en passant par l’Espagne, Philadelphie et Baie Comeau.

Ils l’admirent de derrière. Ses conduits de métal rouillé, cette peinture défraichie de rouge, les grosses lampes éparses qui déjette un filet de lumière jaune opaque. Ils parlent de leurs voyages passés, au Mexique, lorsque l’un est allé rencontrer des bohèmes du sud qui ne vivaient que de racines bleues et vertes.

Ils se taisent. Ils regardent les quelques passants qui jogg, ou encore promènent leur chiens. Ils ont l’air sereins généralement. Le trajet est posé. C’est rassurant un quai, un bord d’eau, il ne suffit qu’à le suivre. Les lampadaires ponctuent la noirceur et on peut se rassasier d’absence, dans une vie ou tout est meublé est constamment présent, tout bonnement là.

Ils rallument un autre joint; parce qu’il n’y a pas vraiment quoi que ce soit d’autre à faire. Ils se remémorent la fois où ils se sont rencontrés fortuitement dans une bécosse sale de club à Londres, quand les stroboscopes cachaient l’inutilité du divertissement nocturne.

Ou le potentiel de découcher était encore vu comme un certain accomplissement.

C’était l’époque où chaque moment présageait un souvenir à éventuellement chérir; sous tous ses enjolivements narratifs successifs qui permettrait alors de se remémorer. Parce qu’ils en avaient convenu à un certain moment, une vie qui vaut la peine d’être vécue est une vie qui vaut la peine d’être racontée, et vice versa et on verra. L’acide liquide de cette épopée de jack daniels, de poulet frit cheap; avant les raves tendance est-européens les avait submergés. Surtout Wilfrid.

après 3 heures de dance dans la brume artificielle on s’était rendu compte qu’il avait disparu. Cédric avait beau le chercher avec Rachel, Christian et Javier mais il manquait définitivement au compte, jusqu’à temps qu’on le trouve perché sur un abribus en position du lotus, à méditer. Chose qu’il n’avait jamais fait avant. Il avait par la suite réussit à user de son charisme pour convaincre ses messieurs les gendarmes qu’il s’agissait d’un rituel païen de son pays natal, une fabulation concoctée avec adresse qui mélangeait Corée du Nord et Patagonie dans des descriptions loufoques et sans fin. Il aurait aussi trouvé l’amour apparemment ce soir-là. Mais l’aurait perdu, pour s’acheter un boisson énergisante. Enfin, on ne peut pas tout prévoir.

# Petite marche sur St-Lau

Les jambes sont emmitouflées. Le souffle est lent. La détente des muscles contingents à une anxiété s’est complétée. Tardivement, mais à chacun son rythme.

En rouvrant tranquillement les yeux Cédric se remémore les paroles du guide auditif de méditation pleine conscience que son apôtre de psychiatre lui avait suggéré quand il était encore sujet à des crises d’hyper-réalisme, où toutes les possibilités s’enroulaient autour de son imagination; la faisant se cambrer dans les moindre replis d’un oubli sélectif de certaines sphères de sa vie. Il s’allongea sur le ventre dans son matelas ultra réflex confort, très mou, et admira les couvertures des différents volumes de poésie qui siégeaient juste à l’arrière, la contemplation s’étirant il s’arracha finalement à son rien calissage actif grâce à de nouvelles effluves qui s’immisçaient dans l’embrasure de sa porte.

Il avait oublié que c’était la journée tambouille. Lorsque Jean-Charles s’installait au comptoir de la cuisine, enfilant les ballons de rouge, il concoctait toutes les bouettes imaginables. Les potages, les chaudronnées, les cuivrasses, les pâtés mous, quelque fois des mollusques s’y prenaient, d’autre fois on s’en tenait au règne végétal. Parfois c’était le champi. Mais il devait mijoter quelque chose sur la cuisinière pour catalyser l’effet du vin sucré qui permettait à Jean de décanter.

C’était un excellent programmeur d’interfaces nuagées catalyste. La nouvelle tendance du développement web. Il s’était avisé des prochaines tendances dans l’industrie technologique grâce à un heureux mélange de perspicacité créative sociétale et de réseautage abrutissant qu’il réussissait toujours à exploiter de façon subversive. Il travaillait à Omega au centre-ville en théorie. Mais la culture start-up qui était observée avec décorum au bureau l’énervait, il préférait ainsi se restreindre à travailler en caleçons de son appart . Le coup suprême avait été le déplacement de la table de pingpong à côté de son bureau. Inacceptable selon Jean. Il faut dire aussi qu’il avait été éduqué dans le nec plus ultra de la méritocratie franchouilllarde. Il s’en était à demi délaissé lors des dernières années, plus par noble paresse qu’une quelconque vraie attitude de rébellion. Maintenant c’était une mélasse radissonée aux amandes qu’il touillait tranquillement d’un air reposé. Il tendit la louche à Cédric pendant que ce dernier cherchait le paquet de cigarettes qui devait bien être quelque part.

« Aller, goute moi ça et arrête d’être fâché, c’est pas bon pour la santé. T’étais pas supposé aller chercher des cocottes ce soir? » « Non; étrangement je me sens, genre, moral contemplatif » « Ah ouais merde mais c’est pas un bon timing, on est vendredi soir gros » « Ouais je sais mais le cycle s’amorce, bientôt je vais redevenir sentimental pi toute pi toute » « C’est combien de temps ces cycles que ça dure? » « En général 6 mois j’ai envie de te dire »

Ils se coulent chacun un bon flanc de scotch dans les deux seuls verres propres et prennent place à la table à manger qui est décorée d’un gros motif suisse en soie. Pendant que Jean cherche ses clopes Cédric s’amorce à rouler le joint méditatif. Pendant qu’il effectue toutes les opérations nécessaires, de gestes lents et qui s’en calisse il élabore sur sa théorie des cycles asshole-lover. Dans un atchoum de frivolités et de répression émotionnelle élaborée, grimaçant, s’étant étirer en pâte à papier mouillée, moulable, de psychés trop sensibles assujetis aux circonstances de l’hypermodernité; il élabore.

Par la suite il se lève et entame sa grande marche de fin de soirée, lorsqu’il ne peut penser à aucune raison de faire quoi que ce soit, que l’on parle de socialiser, pratiquer un sport ou simplement dormir. Il habite au plateau Mont Royal. Pas trop à l’est et donc la décadence pure est à sa portée. Dans ces moments il tâche à trouver l’ambiance musicale pour accompagner ce décor qui ferait la cassure, la mise en opposition la plus intéressante. *L’antihèse*. Ce soir il commence à écouter une collection de string quartet, commençant avec la fugue en Ré mineur de Bach, dans laquelle les voies s’envolent, s’érigent parallèlement puis se croisent, s’appuient en contre fort les uns sur les autres. Il sort le joint stupide de sa poche de chemise et examine son intégrité structurelle. Le polymère quelconque qui retient l’embouchure à l’air bien constitué. Joint « stupide » car beaucoup trop assommant pour sa tolérance individuelle aux molécules psychoactives concernées. Mais qu’en est-ce. Il prévoit marcher. Aller Bon. Après quelques petits parcs suivis de beaux appartements de pauvres diligemment mais subtilement gentrifiées il débouche sur Saint-Laurent au coin de Marianne. En descendant il peut maintenant voir une certaine mêlée- tiens déjà ? – qui œuvre à quelques coins de rue de là.

Ce coin de rue est définitivement un cloaque de l’effervescence dont le maire de Montréal était fier, un byproduct de la enième révolution industrielle collatérisée en jupes trop courtes pour adolescentes et nouveaux étudiants de McGIll espérant profiter des mœurs dites plus européens de la ville. La lumière jaune et crue se dilatant dans les réverbérations des affiches lumineuses. Des noms de bars qui n’inspirent pas confiance, comme *les torchons*, *Repentigny*, et *QuebzEtc.*  Ils scintillent d’une lumière tamisée de popped collars et de chemisiers trop serrés pour les courbes annoncées, une promesse de terres laurentiennes. Cédric doit éviter les paires de fesses qui décrivent des hyperboles autour des empreintes haletantes, entourées de bras amanchés en full sleave tatoues, scabreux, présentant motifs de légumes étant arrivé au resto par livraisons expresses fraîches.

Arrivé au coin des pins il change de trame sonore, histoire d’adaptation. Il se décide pour un album des années 60 des jazz Messenger. Lorsque le solo de Kenny Dorham décolle, avec son timbre qui suinte doucement il peut apercevoir en relevant les yeux de son cellulaire un crusty punk revoler dans les airs sur le parechoc d’une voiture de police, modèle dodge charger blanche. Un jeune homme, tout digne, bonne posture, les pouces dans sa veste pare-balle regarde la manœuvre de son acolyte avec un sourire incandescent. C’est probablement une de ces heureuses personnes que l’on peut dire passionnée. Il a trouvé sa voix comme qui dirait. Il affiche de surcroit une barbe bien taillée, une casquette ajustée. Pendant ce temps les coups de matraques s’enchaînent délicieusement au rythme du kick drum prononcé de Art Blakey, le légendaire leader des *messengers.* Cédric s’arrête à 10-20 pieds et observe, allume une nouvelle cigarette. « Mon ptit caliss m’a t’apprendre à envoyer chier un agent de la paix » « Monsieur, ce que vous faites n’est pas constitutionnel » d’une voix qui augmente de pitch dans un timbre aiguisé qui réussit à surmonter les douves sonores dont Cédric s’entoure en permanence.

Évidemment, très clairement la constitution n’a rien avoir la dedans, tous les partis concernés le savent. Il s’agit d’une dance millénaire, vicieux contre réfractaire, le pendule ne s’arrête pas malgré la friction, il s’en abreuve en fait. On peut le voir au regard même du crotté qui se fait tabassé, « qu’elle se mêle de ses affaires, la prof de Cégep et qu’elle s’en aille lire son Gaston Miron en pyj en flickant son clit et en mangeant sa crème glacée au basilic de fausse socialiste caviarisée, je suis ici pour m’insurger contre le capitalisme, et donc me faire tabasser, c’est l’ordre des choses après tout »

C’est probablement ce qui virevolte dans la calebasse du crotté se dit Cédric.

Ou peut-être est-il schizophrène, fils d’un père alcolo et d’une mère prostituée, s’étant fait abandonner par la société civile et s’étant réfugié dans les sous cultures de cheveux bleus et de dub de blanc, mais, dans tous les cas, « que voulez-vous, d’ailleurs il commence à pleurer malgré sa rigueur idéologique le crotté, pourquoi un petite sonate de Bethov pour accompagner le tout »

Il est passé 1 heure du matin et malgré tout on peut voir des files de jeunes potirons lisses et de pêches pas trop mures s’étendre le long des murs de briques défraîchies. Le coin des pins est le centre de déversement de la foule, proche de la jonction sherbrooke. On a beau avoir des écouteurs on peut sentir les lignes de basses four to the floor résonner dans les parois garnies de divers artifices de décoration douteux, tel des auvents mauves déroulés histoire d’abriter les mini terrasses qui empiètent sur la rue. Entre les lampadaires des banderoles enjambent la rue, affichant de belles phrases, de petits traits d’esprit; « Montréal, ville de fête » « Les canadiens, allez-y » « Ici on s’amuse! », le fin et l’agréable quoi.

Kunst! Kunst DA! S’écrie un allemand, s’ébranchant les membres dans une ellipse concave qui avait soit pour but de rétablir l’équilibre précaire des échasses de sa vie ou d’assommer le grand homme-de-porte qui lui avise un sourire moqueur,quoique exprimant une exaspération qui pourrait bien résoudre en fractures cervicales, se calmer. Quelques compatriotes de Gunther n’apprécient vraiment pas le traitement que cet ingrat d’homme de porte batard lui administre. On avait, après tout, acheté des bouteilles de DomDom et Veuve Clit comme ils les appelaient, dans leur grande classe ubermencsch néo-prussienne. Ils lui renvoient donc l’appareil avec des coups de coudes bien prononcés. L’homme de porte se pisse dessus, ce qui n’est pas tant visible puisqu’il est habillé d’une longue robe de chambre en soie noire. Juste en arrière un autre camarade germanique se met le point dans la gorge pour essayer d’éjecter les quelques nouille à textures douteuses. Il avait malheureusement cru les locaux qui avait prêté à ces dernières des capacités inégalées dans la régulation de fonctions métaboliques, ces nouilles chinoires qui définitivement, s’embourbaient.

Trop de beurre de pinne, bro, se dit Cédric. « Rookie mistake, Rookie. Mistake »

Une jet puissant s’élance, belle trajectoire, double vrille piquée et finit, floush, dans la face d’un malheureux clown flétrit.

Cédric sort donc de son piédestal Baroque et s’approche du Clown, tendant un des mouchoirs de soie de sa réserve personnelle dont il garde toujours un ou deux exemplaires surs lui. À l’arrière une mêlée s’affiche, coin prince-arthur Saint Laurent maintenant. On peut voir les différentes cliques de chaud bottes se balkaniser, les sources du conflit étant devenues maintenant brumeuses, l’opacité des mauvais drinks embourbent toute entreprise rationnelle de discussion. Les « He’s not worth it Jimmy » s’envolent, entre pleurs, coulures nauséabondes de mascara au nougat sordide, de talon aiguilles étripant scrotums après scrotums. Une scène que Uderzo eut pu décrire eusse-t-il été moins franchouillard et peut-être avec l’aide d’une mescaline bien dosée.

Les clowns flétris intéressaient Cédric, leur histoire, leur désinvolture face à la vie. Ils s’étaient installés en masse autour du square dans les années 90 suite à une immigration forcée par la répression artistique qu’ils avaient subis dans leur pays d’origine, le Zombropri. Le grand moune abreuvé de pétrodollars les avaient expulsé n’acceptant pas leur humour subversif qui s’opposait aux grands projets d’infrastructure. Projets qui étaient supposés relancer une économie qui flanchait. Une économie basée sur les mimes, les concepteurs de jeux vidéo et la congélation de sperme occidental pour des motifs inexplorés encore, Or ces industries, comme on le sait maintenant, n’ont pas survécu à la dernière crise climatique causée par une entrevue particulièrement fâcheuse de la divine Céline à PBS.

Le Clown et Cédric décident de se trouver un meilleur endroit pour discuter. Ils se trouvent une certaine affinité dans leurs visions politiques mutuelles, surtout en ce qui concerne la décadence du tissu urbain et l’aseptisation qui s’en suit.

Les hobos, les crottés, les trop adipeux étaient lentement repoussés en dehors de la réalité urbaine Montréalaise. Ils se réfugiaient dans des villages improvisés où ils étaient tolérés. La plus édifiante de ces enclaves était en dessous du pont jacques cartier, particulièrement prisée pour la consommation d’héroïne s’était construite dans les dernières années. Un demi-sous-sol suspendu sous les automobiles de banlieusards moroses. On pouvait admirer de l’extrémité Estr du square Saint-Louis; les palettes de pin suspendus par un amoncellement de chaînes et de tire wrap qui se balancent discrètement au vent, comme une douce berceuse pour les épaves de la vie. Les draps colorés arrimés sur les côtés de la structure suspendue affichant des motifs psyco-sociaux brodés à même les bâches, tel le zig-zag de l’anarchie, la coupe Longueuil stylisée du mouvement de libération de Candiac (MLB). On entendait d’ici les concerts de gazous et de flûte à bec. Pour s’y aventurer on devait passer les rangs armés du MLB. Pour prouver se statut de détritus rejeté par la société il fallait montrer les plaies laissées par des injections trop nombreuses.

Le clown, Monsieur Malappris de son nom, et Cédric sont assis sur un banc au square et admirent le deuxième pont comme on l’appelait. Malappris enseigne à son nouveau compagnon les divers motifs architecturaux qui sont percevables malgré la distance. Les bâches bleues qui protègent les flancs du deuxième pont sont balayées par le vent et flottent gentîment au gré des vents. L’une d’elles est tapissée de macarons noirs, formant un motif de petit bonhomme pendu complété, insigne des analphabètes outrés. Les petits flocons de rouilles qui se détachent des pylônes du pont ont finit par s’accumuler

[Élaboration sur la structure en dessous du pont champlain]

(C’est genre un hobo camp en palettes en dessous du pont champlain, j’aimerais ça que ça soit genre steam-punk, mais plus fucké encore)

C’était les détails que Cédric ignorait sur le symbolisme promeut par les différentes organisations rassemblées dans ce burning man tiède.

C’est que Cédric était maintenant intéressé par le journalisme d’enquête après sa brève exploration dans le milieu des sciences paraboliques. Il souhaitait devenir un homme de la renaissance dans son journalisme narratif, stylisé, dévoué socialement sans avoir un agenda précité. Il veut soulever la réalité et la souffler comme de fins grains de poussières en dessous des paupières des basic fucks qu’il croise dans chacune de ses escapades. Ces temps-ci il s’intéresse principalement à deux sujets, la psychiatrie self-serve, installée depuis peu dans toutes les grandes chaînes et les groupes divergents qui sont sa principale source de revenue. Ces nouvelles machines self-serve permettant au premier venu de s’enfiler quelques ativan avec une bonne gorgée de sirop pour la toux sans prescription. Ils doivent simplement signer un contrat avant l’achat qui garantit leur désespoir existentiel; est total sans autre issue que l’émoussage complet de leurs fonctions cognitives. Un certain abandon de l’espoir de l’autre doit être confirmé. Surtout pour les molécules les plus fortes, telle la chronopine qui accélère le temps autour du sujet en le laissant dans un état d’indolence des plus rassasiant de morbidité. Car la population manque de morbidité.

Il se trouve que M. Malappris le Clown est un expert en sociétés parallèles et divergentes. En tant que clown réfugié il a dû passer à travers un labyrinthe administratif pour finalement se retrouver sous le pont et finalement vendeur d’acide liquide, pour les démunis qui ne pouvaient signer le contrat self-serve requis pour l’accès aux dites drogues.

Après quelques échanges sur la maturité, les différents avantages du labradors vs le golden retriever ils se rendent compte de leur complicité naturelle. Cédric pour son projet a besoin d’un partenaire de recherche, d’une part pour l’aider à se faire accepter dans ces sociétés divergentes, d’autre part pour prendre des notes quand il serait trop shred pour le faire de son propre chef. Il se trouve que M. Malappris est aussi un excellent sténographe, (dans son pays l’art était encore indispensable étant donnée le retard technologico-administratif.)   
Si tu gardes toujours ton maquillage et ta perruque même off duty, est-ce que c’est parce que tu te caches derrière toutes ces couches de blanc, de rouges et de pourpres  
A vrai dire c’est une habitude que l’on garde. Tu sais, les gens ont souvent d’être jugé par leurs apparences. Mais en fait l’apparence vraiment superficiel est dans les banalités échangées, pas dans les vêtements où la couleur des cheveux. Quand je suis en clown les gens baissent leur garde, j’ai l’impression de me rendre plus vite à leur âme.   
Fak c’est une négation de l’apparence  
Oui bon en même temps je philosophe un peu mais je suis aussi un grand brulé, je fais peur aux gens sans maquillage, ça me gênerait dans mon quotidien; la pitié  
Ah ouais, double tactique quoi  
Exactement, parce que sans doublesse, pas de dualité, sans dualité, impossible d’être symétrique. La symétrie ne peut s’exprimer dans l’unicité, elle devient triviale  
Ah oui, la symétrie, une espagnole que je mettais dans le derrière pas de jimmy avait essayée d’expliquer le concept, mais j’étais trop concentré sur ces yeux de lapis-lazuli, des estuaires de bonheur qui se déversent dans des pommettes rehaussées à souhait, une de ces crinières mon gars, des touffes d’or à faire rêver.

Sur la recommandation de M. Malappris, ils ingèrent tous les deux une bonne dose d’acide. Les prochaines 32 heures sont floues, mais tâchons de les décrire.

[aventures rocambolesques qui finissent par les deux assoupit dans un westphalia en route pour la gaspésie. Ils arrivent dans un hippie trap dans une île. Pas de pont, ce n’est jamais expliqué comment la caravane est arrivée]

[Cédric

[Clown caché derrière le maquillage- identité]

[Départ pour la gaspésie]

- ce n’est pas pour être vicieux ou hâtif, mais je pense, que je dois me faire un devoir de te dire qu’entre ces chandelle et ce disage de marde, entre les seins pointus et les drinks prétentieux, entre tout ça ton chakra brille ardemment

-Mon Chakra brille? Mon Chakra..criss…

Elle roulait déjà âprement des yeux, pour certains, cela s’annoncerait mal, mais Cédric aime le plongeon dans l’incertitude du disage de marde, virevoltant, se submerger dans l’improvisation. Certains diraient risqué comme manœuvre, mais il n’y a pas risque quand il n’y a pas conséquence fâcheuse. Personne n’est jamais mort de manquer une occasion de vidage de gonades.

-Deux secondes, laisse-moi deux secondes Rose. Oui ton chakra, il brille, j’utilise le mot chakra parce qu’il est intrinsèquement ridicule, je ne veux pas développer sur ton aura, ou ton âme, donc

-Donc tu utilises un mot absurde pour mon complimenter sans risquer de t’envaser, c’est ça?

-Oui en quelque sorte, je n’aime pas les concepts, que penses-tu de Marcel Duchamp?

-C’est un génie

-Et pourtant et pourtant, il parle de pisse, de scato, moi je m’en vais faire naufrage dans les légendes nouvel âge perdues dans des trappes à hippies amoncelées le long de la côte en Gaspésie, de dream catcher pis de rêveurs mal amanchés qui ont fini par faire trop de blow

-Je vois ton approche, toi aussi tu as un beau chakra luisant

-Oh merci, j’essaie de le laisser en équilibre entre la lourdeur et la légèreté de mes songes

-Alors quand il te manque d’idée tu te réfugies derrière des auteurs

-Ah mais je me refuge pas derrière Milan, il a exprimé des idées qui me plaisent. C’est tout. Est-ce que chaque idée que je dis doit être originale.

-Non…mais mettons que c’est mieux. Ça démontre un peu d’imagination, sinon ça risque de faire pas mal missionnaire mal chaussé ton affaire

-Fac est-ce que tu me verrais comme plus drabe parce que je chantonne une mélodie qui n’est pas de mon cru; il faudrait que je sois toujours en train d’improviser et de faire des le trapéziste funanbule de l’Improvisation du small talk? C’est dure tu sais le small talk

-Alors pourquoi t’es ici, juste pour fourrer c’est ça. Comme un rapace

(Cédric n’aime pas le mot *juste* suivit d’un signifiant de l’acte sexuel, il trouve cela basic)

-Tu savais que *rapaz,* en portugais, ça veut dire jeune-homme, drôle de coïncidence hein? Bon je te laisse pas répondre. Écoute quand je dis que le small talk c’est dur, je ne veux pas dire, que, *il fait semblant de trébucher sur ses mots, ici, un trop plein d’assurance serait déconseillé.* Je ne veux pas dire que le small-talk n’est pas nécessaire, plaisant ou utile. Par difficile j’entends simplement que c’est un art dur à maîtriser. Je ne veux pas dire que je suis un artiste, loin de là, enfin, peut-être, mais pas nécessairement un bon, juste un artiste, parce que, comme je le disais, il s’agit là d’un art. Interactif, en plus. Maintenant tu hoches gracieusement la tête pour m’encourager un peu, peut-être parce que je fais pitié en ce moment, ou peut-être que le sang stagne à force d’être assise entre ces théoriciens à lunette ronde qui pensent penser le monde tel qu’il est. Et maintenant tu rougis légèrement. Criss t’es belle ça a pas de sens. Mais non, désolé, laisse-moi finir sinon je vais avoir l’air du plus gros cave. Ce que je voulais dire c’est que c’est un art interactif, il faut se relancer la balle, éviter les lieux communs, les phrases banales, sous peine de sitcomisé la vie, et on veut pas vivre dans ce sitcom right?

Wilfrid et Marcel

L’hotel *Du Paupire* est juchée sur une petite bute à Côté du Vieux-Port de Montréal. À la point de Est du quartier cette colline s’emmitouffle entre entre des rangées de connifères d’un côté et une usine désaffectée de l’autre. Le lierre longe les parois les rampes et les poutres en aciers rouillés ou autrefois le grain venu des plaines à l’ouest était broyé. Bien évidemment à l’époque les propriétaires du splendide hotel avaient protesté mais il avaient été mis au pas par le conseil de ville. Évidemment il devait se tramer une quelque histoire de corruption, avec des tranches de blackmail, un peu d’alcool de contrebande, des histoires avec du sang et de la classe comme seuls les années 30 pouvaient en produire ce qui est en fait un mythe hollywoodien et les gangstères de l’époque ne disposaient certainement pas d’une grande dose supérieure de classe à leur homologues du 21e siècle. Dans tous les cas M. et Mme Du Paupire avaient du vendre l’établissement prisé des célébrités du cinéma muet et des restants de l’aristocratie austro-hongroise lorsque l’usine avait été construite. Il avait ensuite passé de holding en holding, attendait d’être convertit en élévateur à grain, ce qui évidemment avait été un peu mis de côté après la construction de la voie maritime qui avait rendue Montréal quelque peu inutile en terme de stratégie commercialo-maritime. Compagnie en compagnie à numéro on avait oublié le Paupire.

C’est sur cet ouli que comptait la société CorpoQuebz qui a vu là l’occasion d’ouvrir un établissement réellement luxueux qui attire la crème, pas juste les avocats ou les financiers divorcés avec ben du liquide qui aimeraient flamber tout ça sur des langoustes du mousseux brandé internationalement par Moët Hennessy Louis Vuittonet des filles de riche avocats et financiers qui ont établi la langouste et le mousseau au centre de leur orbite métaphysique. Non, le hype finit toujours dans ses établissements, on veut de la crème, donc diversité, il faut intellectuels, aristos et artistes aussi bien que buisinessmen et politiciens pour garder un écosystème du luxe bien vu.

Wilfrid y travaillait depuis maintenant 6 ans et il commençait presque à s’attacher à l’établissement malgré les remarques moqueuse de ses amis, plus particulièrement Cédric qui était divertissant et bien intentionné, mais disons le, méritait de temps en temps une claque sur la geule.

Il n’était pas attaché émotionnellement à l’endroit pour des raisons naïves. Il était employé à l’établissement depuis les tout débuts de sa réouverture. De plus grâce à la diversité maintenue il y avait maintenant quelques habitués plutôt rigolos qu’il aimait entendre déblatérer lorsqu’il astiquait des vers ou n’avait enfin pas à concocter un de ces drinks qui requiert une attention et une expertise de chimiste. Un certain M. Cambré était particulièrement divertissant après quelques soctch islay neat- son drink préféré, ce qui était appriécé du barman qui passait le ¾ de son temps à se donner à des déconcotions pannomarixiennes -- il reniflait avec une vigueur à s’arracher les tresses de poils de nez.

-Aller M. Cambré, je vous remet ça

-Bien sûr M. Wilfrid, allez hop (le bec verseur se relevait) n’y allez pas de main morte avec le goulot quand même

-Dure journée mon brave?

-Ah oui, vous savez desfois, je me tape de ces têtes de con, c’est pas bien compliqué, il y en un ou deux auquel j’aurais mis une de ces tartines

Le ton montant on pouvait sentir le dépit chez M. Cambré envers la race humaine, géographe de professions, doctorant sous la direction autrefois de Docteur Ziegler, c’était un homme a la haute culture acquise primairement. Pas un vulgaire rat de monographie, il s’était fait spécialiste des Kawéqsar, les indigènes de la Terre de Feu. Mais il avait aussi été cuisto sur de nombreux cargo pour une recherche post-doctorale sur les transporteurs louches du sud-est asiatique qui en plus de l’héroïne et des armes automatiques transportaient aussi du KD4, susbstitut à l’uranium pour la fission issue des dernières recherches sur les polymères à base de rébuts agricoles. Son stage s’était donc doublé en journalisme d’enquête. Il était devenu un genre de capitaine haddock mélangé avec quelques touches de Claude Levi-Strauss.

Le Paupire attirait ce genre de clientèle qui malgré les gouts de luxe et la fortune considérable restaient tout de même groundé dans une certaine mesure. Et malgré le fait que déboucher une bouteille de Pétrus n’était pas une occasion exceptionnelle la carte comportait quand même des pintes de bière locale à des prix qui ferait rougir les établissements à robineux de leur offres « généreuses » de happy hours. Ainsi à côté d’un programmeur faisant dans les 6 chiffres dégustant un lagavulin 16 on pouvait trouvé un poète qui s’était fait connaître dans sa jeunesse sans jamais réussir à convertir sa rennommée critique en moyens pécuniers, dégustant un fond de pinte de boréale rousse. Si

L’on se demandera comment un décor aussi luxueux, arpenté par l’élite intellectuelle et artistique d’une petite ville ne finissait pas par être envahi par la faune moins encourageante qui systématiquant pourchasse ces endroits pour que leur gloire leur en déteigne pas un peu.

Et bien c’est là un certain mystère et une des choses qui captive Wilfrid. On dirait qu’il y a ici quelque codes d’étiquette non dits qui dicte l’acceptation du client inconnu

En général on est un habitué ou un étranger du Paupire. Si quelqu’un ne vient que quelques soirs par mois accompagné d’une date à impressionner un froid glacial s’installera sur le malheureux qui pourra sentir sur sa nuque une lame fraiche et affutée, bien qu’il ne la trouvera jamais malgré la vivacité de son mouvement de retournement. Ce n’est pas que l’on est obligé de se rendre souvent à l’endroit, c’est plus que l’établissement est considéré par les habitués comme étant le dernier repère contre le basicness du mouvement CorpoQuebz qui est maintenant en train de s’internationaliser de façon remarquable, avec de la musique de facochère, des ysogynes pseudo militants ou complètement affirmés, ou encore des fille magazine airbrushés tight à l’angularité déconcertante, on se doit de respecter la galbe ici. C’est cependant un hotel et donc les visiteurs opportuns sont tout à fait la bienvenue, d’abord parce qu’on ne veut tout de même tourner l’endroit en club privé étrange à la eyes wide shut. Et ensuite parce que ses visiteurs richissimes sont aussi en quelque sorte les commanditaires des consommateurs moins fortunnés tel René-Serge le poète, ou Pierre le maçon sculpteur qui façonnait les plus belles cheminées avant que celles-ci soit interdites. Ce sont plutôt les visiteurs proto-récurrents qui veulent se drapper de hypeness qui sont activement repoussé.

-Donc là, écoute Wilfrid, je lui met un beignet à cet enculer- il lève son verre et le remue de gauche à droite en esquissant le geste d’un souffle bien balancé, bien que le reste du corps fasse croire le contraire- et qui je vois, ma salope d’ex femme

En arrière de Wilfrid qui astique les verres de crystal un large mirroir décuple l’apparence d’opulence de l’endroit. Le Bar de zinc s’étire de la station des serveurs jusqu’aux grandes fenêtres françaises qui donnent sur le fleuve. En dessous des motifs d’acajou racontent diverses épopées de colons chrétiens brulé, hachés, machés, parfois tenaillés, un est sur une broche, donc braisé, certains sont même connectés anus à bouche, ce qui fait dire à certains que certains films d’horreurs se sont appropriés la mythologie québecoise sans remord, mais en même temps on se réclame pas trop non plus de l’héritage étant donné le propos raciste sous-entendu.

Entre le bar et la porte d’entrée de grandes tables rondes tronent au milieu de la salle, avec des chandeliers massifs pour les éclairer, alors que de petites tables rectangulaires sont enlignées à côté des fenêtres à carreaux pour ceux qui veulent être dans un contexte un peu plus intime.

Ce que l’on essaye d’empêche coute que coute, c’est le gangster, or voici deux messieurs au chapeau melon, [voleurs de pièces d’art] accompagnés d’un jeune francais blond [Jean]

1. On further inspection it has been brought to my attention that the theme of the perpetual anxiety and blatant display of nothingness resultant from the choice, and even worse, from the act of putting on said socks in the morning has already been addressed by a certain experimental filmmaker, namely Terrence Malik, in is polarizing “To the others”. The kind of contemplative filmmaker with the incessant gorgeous shots convened by lackluster Paul Eluard type voice over disgressions. No script as much as a series of aesthetic portraits and inflections which seem to be shouting at you “ENJOY” “LOOK- Beautiffffful” with that pseudo French accent. Which sort of works in Paris until they go to that bridge, with the gym padlocks and then oh my oh my even in the most boring USA Midwestern landscape with dull housing projects and infinite plains of yellowish grass, moving softly under a radiating sun and the probably cancerous who knows electromagnetic waves emitted by the high voltage transmission lines. And it sort of still works, which is easy, with that women casted as Ben afleck’s “compagnone de vie” who is just other wordly beautiful, and her child ( from another guy than Ben Afleck) who goes: “Rentrons en France, ici, IL Y A UN TRUC QUI MANQUE. Which is pretty obvious since next thing you know we are in a church and the preacher is played by no other than Javier Bardem. [↑](#footnote-ref-2)